

HENRY FRICHET

SÉDUIRE

L'ART
DE SE FAIRE AIMER

LIBRAIRIE "ASTRA"

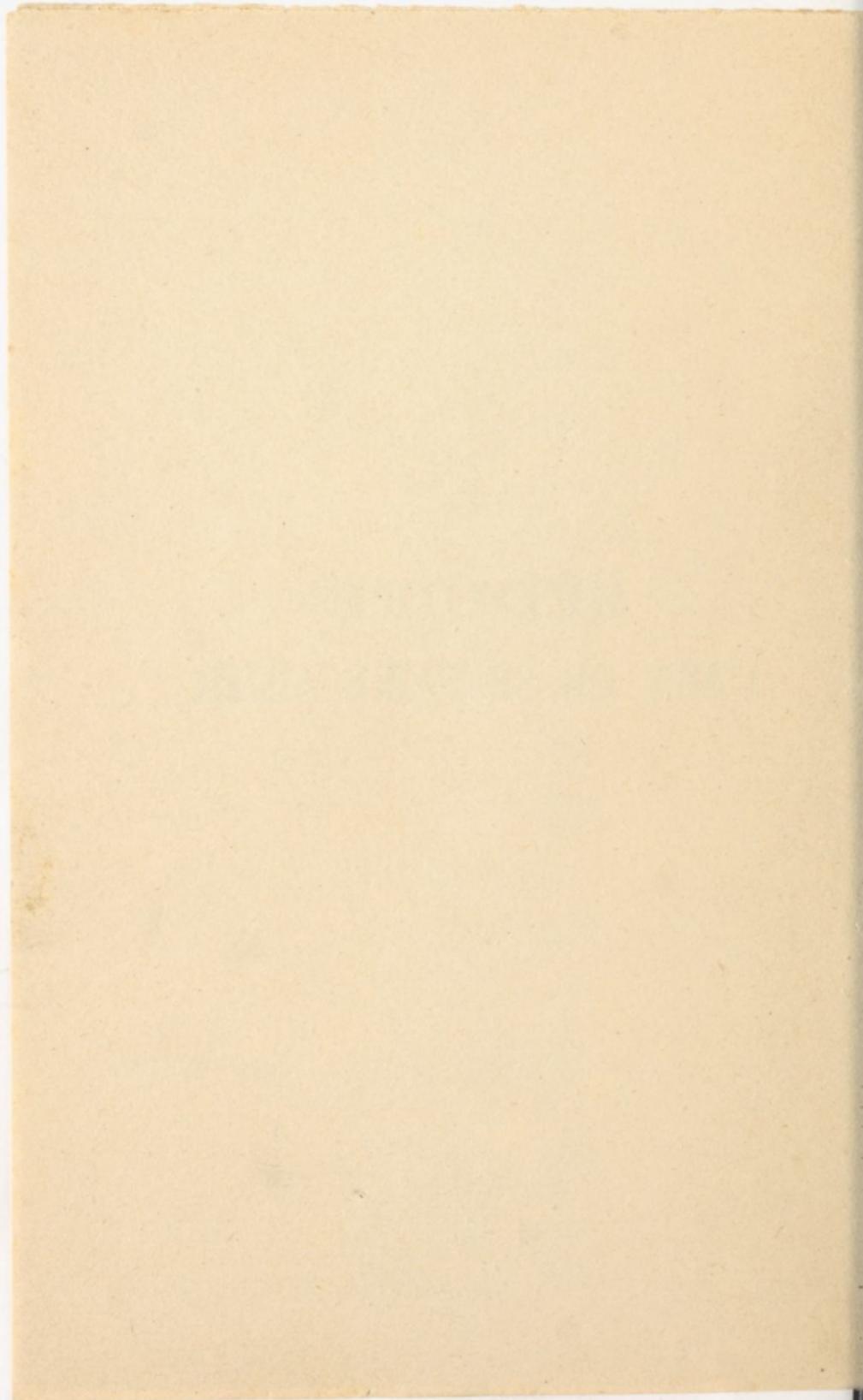
10, RUE ROCHAMBEAU, 10

==== PARIS-9° ====

12E

SÉDUIRE

L'ART DE SE FAIRE AIMER



HENRY FRICHET

SÉDUIRE
L'ART
DE SE FAIRE AIMER

« Mais, maintenant, je vais être immoral ;
je me propose de montrer les choses telles
qu'elles sont, non telles qu'elles devraient être ».

(don Juan - Chant XII. - *Lord Byron*).

LIBRAIRIE "ASTRA"
10, RUE ROCHAMBEAU, 10
===== PARIS-9° =====

Tous droits de traduction et reproduction réservés
pour tous pays, y compris la Suède et la Norvège

CHAPITRE PREMIER

La séduction ou l'art d'être aimé

Ne confondons pas la séduction avec l'art de plaire.

Tout le monde désire donner à autrui une favorable impression de soi-même. On soigne sa toilette, on surveille sa tenue, ses gestes; on s'efforce de dire des choses intéressantes, utiles ou aimables ; on lutte contre sa paresse, on fait des sacrifices de toutes sortes. En un mot, on veut plaire et l'on y réussit quelquefois. D'ailleurs, la joie de se sentir enveloppé de sympathie, de procurer du plaisir est un des bons sentiments naturels à l'homme qui cherche à rayonner, à renforcer sa personnalité, grâce aux encouragements qu'il reçoit, à l'admiration plus ou moins sincère qu'il inspire ou qu'il croit inspirer. Celui qui a renoncé à plaire, déplaît.

La vieillesse est déjà un ensevelissement.

En amour, plaire est le premier chapitre

d'un roman heureux ou douloureux, intelligent ou stupide. Séduire en sera le second chapitre, le chapitre important.

Séduire, c'est plaire assurément, mais c'est beaucoup plus, c'est créer dans une âme une telle soif d'amour, un tel délire de se donner, de se livrer entièrement que rien n'existe au monde, sinon cette folie épuisante d'un être qui en pourchasse un autre. Etre aimé est une des suprêmes jouissances de l'orgueil et de l'égoïsme humain. Séduire, c'est envoûter, c'est asservir.

Une femme est presque toujours sous le pouvoir de quelqu'un.

Il arrive quelquefois que le séducteur et sa victime, pris l'un et l'autre à leur propre piège, subissent les mêmes tourments, éprouvent la même ivresse, une semblable illusion. Cette illusion est une merveille.

Très rares, cependant, sont les grandes passions également partagées. « Ce que l'un a en plus, l'autre l'a en moins », disait Alphonse Karr.

La séduction n'est pas l'art d'aimer, mais l'art d'être aimé. Beaucoup d'hommes triomphent à ce jeu, moins bien pourtant que les femmes, toujours admirables d'intelligence, de finesse, d'astuce et de ruses dès qu'il s'agit de piper les naïfs, qui, d'ailleurs, ne demandent qu'à se laisser tomber dans les filets dorés qui leur sont tendus.

Empressons-nous d'ajouter que les femmes, quand elles se mettent à être amoureuses, sont mille fois plus déraisonnables que les hommes amoureux. L'esprit et le cœur devenus aveugles, elles obéissent à leur instinct avec une telle frénésie qu'on serait tenté de les croire folles.

Tota mulier in utero, a dit Ovide.

Si l'homme amoureux est gaffeur et ennuyeux, la femme vraiment éprise est certainement la créature la plus exigeante, la plus horripilante qu'il soit possible d'imaginer, à moins que, courbée sous le joug d'un dompteur, elle n'en accepte délicieusement la tyrannie. Non, rien ne détourne de l'objet de sa passion une femme amoureuse ; tout lui plaît, même ce qui devrait lui faire horreur.

L'amour — j'entends l'amour complet, profond — est un sentiment très rare. Quant à la sympathie amoureuse, elle nous visite à son heure quand le hasard nous fait rencontrer la créature de notre rêve : deux regards se croisent, aussitôt ils se tutoient. Mais cette créature entrevue dans le métro, au théâtre, au café, dans un salon, à la promenade, reste presque toujours à l'état de rêve. Dans la fièvre du labeur quotidien, l'esclave de l'usine ou du bureau a-t-il le loisir de suivre, autrement que des yeux et de la pensée, la jeune fille charmante qui passe et dont souvent le cœur n'est pas libre ? Que de regards élo-

quents s'échangent, déjà pleins de regrets pour le bonheur espéré et entrevu ! Et puis, la vie n'est pas simple. Si l'on déjeune d'illusions, il faut dîner de réalités. Sans parler de la féerie de la fortune réservée à quelques élus, l'amour réclame une quiétude, une sécurité que l'argent seul procure.

Durant les heures difficiles et troubles, l'énergie formidable déployée de nos jours, et qui tend ses forces vers la vie à conquérir ne peut que détourner de l'activité amoureuse. Et pour combien, hélas ! la vie la plus longue est-elle autre chose qu'un perpétuel souci ? Combien d'hommes attirés vers l'amour en sont éloignés par l'incertitude de l'avenir, les difficultés de la lutte, le spectre de la misère à deux !

Le réalisme s'étend comme un voile morose sur les imaginations. L'amour, comme l'argent, s'est fait peuple et démocratie. Le don Juan de légende et d'histoire se sent dépaysé terriblement dans cette autre espèce de monde inélégant et affairé.

Les vocations faiblissent pour la carrière de séducteur et les filles d'Eve, par leurs visées calculatrices, poussent de moins en moins aux vastes illusions.

Le bilan de l'amour, à cette heure, est limpide. L'homme a fait le compte de ses minutes et requiert de chacune d'elles une application immédiate et lucrative. Dans le com-

merce des cœurs et des sens, il n'y a plus d'instants à se dépenser aux badinages des préludes sans fin, aux lenteurs de l'accessoire. Quoi! de tels préliminaires ! Tant de détours, de manœuvres, de moments précieux employés pour l'attaque de la main ou celle du pied, tant encore pour l'avancement des diverses phases de pression et de possession ! on s'attarderait à ces bagatelles. On musarderait à ces niaiseries, quand le mouvement des affaires vous emporte ! Pourquoi s'obliger à des combats, se heurter à des résistances, tendre à emporter de haute lutte des demi-vertus qui tardent à défaillir ? Le billet de mille n'abrégera-t-il pas toutes ces petites singeries ?

Ce n'est pas sans raison que les anciens avaient représenté le petit dieu Cupidon sous les traits d'un enfant joufflu, bien portant et chargé d'un carquois plein de flèches : fortune et santé, n'est-ce pas ?

En vérité, l'amour est un luxe, un très grand luxe, qui apparaît, ou devrait apparaître aux yeux de la masse comme une joie inaccessible. Et même pour les privilégiés, ce sentiment est en butte à tant d'écueils, qu'il ne peut guère s'épanouir en sécurité. Dans les romans comme dans la vie, il s'agit surtout des obstacles, des souffrances, des désespoirs de l'amour. Aussi bien, pour les trois quarts des hommes, aimer est un acte insensé, mais — heureusement — il ne s'agit point là de raison ni de déraison ?

Il s'agit de l'instinct de la conservation de l'espèce, de la nature qui a horreur du vide, de cette nature que les Orientaux appellent le *yanam* et qui crée éternellement de la vie pour l'anéantir.

L'amour, c'est la peur de mourir.

Cette peur engendre le besoin d'aimer.

CHAPITRE II

La cour directe et la cour indirecte

Le séducteur apparaît avec cette sorte de figure inquiétante et attirante qu'auront tant de fois interrogée les poètes modernes. Il sera le quêteur d'amour au cœur infatigable, qui cherche une femme unique à travers toutes les femmes, et dont l'inconstance même se pénètre de tendresse et de consolation, qui ne voudrait causer aucune douleur aux créatures aimées, qui voudrait, au contraire, borner à l'une d'elles ses désirs errants, mais que son élan emporte parce qu'il est don Juan et ne peut pas s'arrêter.

De tous temps, on a vu des hommes exceptionnellement doués par la nature et favorisés par la naissance, le rang, l'éducation, la fortune, recueillir sur leur passage, comme autant de satisfactions naturelles et permises, les nombreux succès qui leur valait la réunion de si brillants avantages. Mais il a fallu atten-

dre jusqu'au XVIII^e siècle pour assister à ce curieux spectacle : des gens du monde pleins d'esprit et d'adresse, capables de remplir avec éclat des fonctions plus ou moins importantes, se vouer uniquement à l'art de subjuguier la femme comme à une carrière sociale, comme à un état parfaitement régulier, en faire l'objet incessant de leurs études, le but exclusif de leur ambition et mettre là tout ce qu'ils possédaient de souplesse, d'énergie, d'application et d'expérience. Quelques-uns étaient parvenus à s'acquérir une vraie réputation d'infaillibilité dans la tactique de l'amour. Leur moindre manœuvre répondait à un plan formé d'avance, longuement mûri, où rien n'était laissé au hasard, ni le choix du terrain, ni celui des dispositions à prendre, ni la considération des avantages à poursuivre en cas de triomphe ou des ressources à conserver en cas de défaite.

On revit quelque chose de cela sous le second Empire pendant quinze à seize années d'une fête ininterrompue des imaginations et des sens. Le temps de « Monsieur de Camors », d'« Octave de Parisis » et du « duc de Morny », période exceptionnelle encore que celle-là dans les fastes de la séduction. Ceux qui furent jeunes, oisifs et libres alors ne durent pas regretter d'être au monde. Comme au XVIII^e siècle, on ne voyait que paraître et passer les chevaliers errants du plaisir. Il y eut des flam-

bées de passion joyeuse et folle, comme on n'en avait connu depuis longtemps. Des créatures de joie et de luxe conduisaient avec un entrain endiablé l'enivrante contredanse où se mêlaient les rangs, les conditions, le monde et les amoureuses de la scène.

La séduction est un art qui comporte certaines règles, mais ces règles n'ont rien d'absolu.

Avant de les exposer, peignons par de larges touches certains traits du caractère féminin.

Quand on veut faire le siège d'une place, il faut connaître cette place, savoir où se trouvent les parties faibles ou vulnérables ; s'il y a mille manières de donner l'assaut, une seule est la bonne.

Avec les femmes, on l'a dit souvent, il ne faut pas chercher à comprendre. Personne, du reste, n'a jamais compris personne.

La grande joie de l'amour provient du désir violent que deux êtres de sexe différent éprouvent à se rechercher, à se rencontrer, à s'unir. « En amour, il n'y a de bon que le physique », disait Buffon. Cependant, l'assouvissement de ce désir serait une désillusion rapide très décevante si l'on n'y ajoutait le superflu, l'inutile, l'extravagant, c'est-à-dire la tendresse, le dévouement, le sacrifice, sentiments très nobles

qui sont à la base de l'amitié et qui ajoutent aux illusions de l'amour sensuel un charme puissant, voire indispensable pour les âmes délicates.

La femme a toujours devant elle le mirage de ce qu'elle désire.

La jeune fille, moins expérimentée, s'abandonne avec une émotion relativement naïve et d'ailleurs charmante aux séductions qui lui sont offertes ou qu'elle s'efforce de faire naître elle-même. Si elle approche de la vingt-cinquième année, à son insu son cœur sera dupe de ses sens, dupe aussi de son besoin de maternité et surtout désireuse de trouver un mari ou un protecteur.

En Amérique, le flirt féminin est le seul qui existe. Si, en France et dans les pays latins, les messieurs font la cour aux dames depuis Clémence Isaure et depuis plus longtemps encore, aux Etats-Unis, les jeunes filles font la cour, j'allais écrire la chasse aux jeunes gens. Elles leur donnent des rendez-vous, elles se promènent avec eux et *very well*, elles les promènent. Elles les invitent à luncher, les amusent par des espiègleries, des idées folles, des propos excentriques qui font rire les Yankees de ce rire large et bruyant, fort peu spirituel, que nous connaissons.

En France, nos petites flirteuses sont plus sournoises. Point d'éclat, point de tapage, point d'allures conquérantes, point de marche

à l'ennemi, mais le fameux jeu, le vrai grand jeu : le jeu du sourire et des yeux. On se rencontre avec un jeune homme en une soirée, à un « cinq heures ». On ne lui dit rien du tout. Mais il suffit qu'il dise un mot et, par exemple, qu'il fait froid, pour qu'on le regarde d'un air profondément admiratif, avec l'air noyé de l'extase, pour qu'un sourire prolongé évidemment involontaire et dont il est certain qu'on ne s'aperçoit pas, erre doucement sur les lèvres imperceptiblement entr'ouvertes. C'est le flirt français.

Il est charmant.

Il prend l'homme par ce qu'il a de plus sensible et de plus facile à prendre, par la vanité, par l'amour-propre. Il est une flatterie dissimulée, raffinée, savante, prolongée, incessante et comme une lente caresse de l'âme. Je crois qu'il faut être assez fort ou très occupé ailleurs pour y être insensible et je crois que l'on n'y est jamais indifférent. Messieurs, défiez-vous des pickpockets du cœur.

Mais la femme, qui croit si aisément qu'on l'adore, pour peu qu'on se montre très empressé auprès d'elle, se tient aussi quelquefois sur la défensive ; elle se cabre. Aimer et être aimée, elle le voudrait peut-être, mais elle a peur d'elle-même, peur d'être dupe, s'effraye aussi devant les conséquences possibles de l'acte décisif. Et la voilà qui s'enveloppe d'un triple voile de mystère, de pudeur et

d'orgueil. L'amoureux, incertain, craintif, troublé, au moment où il n'aurait qu'un mot à dire, un simple geste à faire pour décider de la victoire, manque le plus souvent d'audace dans l'effroi qu'il a de déplaire ou d'offenser. Cette timidité est assurément flatteuse pour celle qui la provoque, mais encore il ne faudrait pas qu'une pareille retenue durât longtemps. Il y a la fameuse heure du berger, qu'il faut saisir au vol et que l'on pourrait tout aussi bien appeler : « l'heure du charretier ».

Il est infiniment plus fréquent d'être aimé d'une femme que d'en recevoir l'aveu. Le grand art des femmes ne consiste pas seulement à savoir s'habiller et à s'ennuyer ; il consiste aussi à cacher ses pensées derrière un bavardage plus ou moins brillant ou bruyant. Leur diplomatie est dans l'expectative.

Du reste, la femme la plus aimante et la plus tendrement aimée, aux heures des abandons, garde toujours solidement cadenassée l'entrée de son jardin secret. D'aucunes pourtant meurent d'amour : elles sont rares, mais elles ne furent pas plus expansives pour cela. Une femme livre son corps ; sa pensée complète : jamais !

L'homme, au contraire, confiant et naïf, exprime volontiers sa pensée ; il aime, il

déclare son ardeur, il se donne tout entier, il attaque, il est dans son rôle. La femme succombe parce qu'elle est avide de sensations nouvelles.

— Vous voulez quelques détails sur ma façon de juger les messieurs ? me dit un jour une actrice pleine d'expérience et de charme, les voici :

« Et d'abord, la beauté pour un homme est inutile.

— Pourtant de beaux yeux ! les yeux sont le miroir de l'âme.

— Sans doute, mais il y a tant d'hommes qui croient posséder un regard fascinateur et qui ne présentent que des boules de loto. D'autres clignent des yeux... myopie impertinente. D'autres qui vous regardent comme si vous étiez quelque chose. D'autres qui voient sans regarder. Moi, j'adore le regard attirant qui s'empare du mien par une tendre persistance.

Elle ajouta :

— Un de vos plus vilains défauts, messieurs, c'est la prétention. Nous sommes coquettes, vaniteuses, folles, mais l'art de se gober est un défaut essentiellement masculin. Vous vous récriez ! Oh ! bien entendu, vous n'avez pas de prétention ; la plus ordinaire c'est de déclarer ne pas en avoir. Les hommes en avouent une seule : savoir aimer.

— Et pour aimer ?

— Pour aimer il n'y a pas d'âge. On sait quand on commence, on n'avoue jamais quand on finit. Il va sans dire que les vieilles amoureuses sont encore plus ridicules que les vieux amoureux. Une coquette d'âge canonique disait à Voltaire qui regardait sa gorge : « Comment, monsieur de Voltaire, est-ce que vous songeriez encore à ces petits coquins-là ? — Petits coquins, riposta Voltaire, petits coquins ! ce sont de grands pendants ! »

Il y a les garçonnets curieux et pervers, amoureux précoces, s'intéressant aux petites filles et qui leur donnent volontiers des leçons d'histoire naturelle, à moins qu'eux-mêmes n'en reçoivent d'elles.

« Le pucelage est un oiseau qui s'envole quand la queue lui vient », disait Piron.

Puis, les amoureux de vingt ans qui se font offrir des cigarettes par les petites femmes de Montmartre et de Montparnasse.

Les amoureux sincères qui attendent le coup de foudre. A cinquante et même à soixante ils finissent par épouser leur cuisinière.

Enfin, il y a les amoureux honnêtes qui se gardent pour leur femme : rêve d'innocence.

— On m'a fait beaucoup la cour, reprit ma gentille interlocutrice après un silence ; il y a la cour directe et la cour indirecte.

« Dans la cour directe, l'homme ne parle

que de vous, de votre beauté, de votre intelligence, de votre esprit. Heureux celui que vous chéririez un peu ! Et il vous baise le poignet.

« Dans la cour indirecte, il ne parle que de lui. Il aime les femmes. Il a fait des passions et il a gardé des amies. On peut se fier à sa délicatesse. Son porte-monnaie n'est jamais constipé. Ah ! mais non ! Le malheur c'est qu'il n'a pas le sou.

« Moi, dit un autre, je n'y vais pas par quatre chemins. Je déclare tout net à une femme qu'elle me plaît.

« Si elle sourit, j'ai de l'espoir.

« Si elle prend un air sévère, tout n'est pas perdu.

« Si elle répond franchement : non, je me débine.

« Il y a ceux qui avouent leur ignorance pour faire leur cour : « Quand j'ai le cœur pris, disent-ils, je ne sais plus parler ! » Ce n'est pas maladroit, mais c'est rococo.

« En amour, voyez-vous, il y a quelque chose de plus éloquent que la parole, c'est le regard ; quelque chose de plus éloquent que le regard, c'est le baiser ; quelque chose de plus éloquent que le baiser...

— L'argent !

— Oui, sans doute, le billet de banque est devenu le plus convaincant des billets doux. L'élégance du dehors est appréciable. Il n'est

TABLE DES MATIÈRES

<i>Chapitres</i>	<i>Pages</i>
I. — La séduction ou l'art d'être aimé.	7
II. — La cour directe et la cour indirecte	13
III. — Pour faire des conquêtes	25
IV. — Les sports au service de la séduction	31
V. — Chercheuses de sensations	37
VI. — Ceux qui plaisent aux femmes ..	47
VII. — Don Juans et jeunes filles modernes	55
VIII. — De la confiance en soi	65
IX. — De l'amour des femmes pour les sots	71
X. — Pour émouvoir	77
XI. — Les lois de la sympathie et du char- me	83
XII. — Voulez-vous posséder ?	89
XIII. — Prudence, méfiance, jalousie	93
XIV. — L'art des caresses	103
XV. — Imagination, Volonté et Transmis- sion de la pensée à distance ..	111
XVI. — Le magnétisme personnel	131
XVII. — La femme fatale	141
XVIII. — Quand on cesse d'aimer	151
XIX. — Celles qu'on exploite	159
XX. — Ceux que l'on exploite et ceux que l'on accapare	169
XXI. — De l'amitié	179
XXII. — Charme et beauté	185
XXIII. — Les coucheries sans amour	193

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en vertu d'une licence confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

Avec le soutien du

